Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisoient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenoit suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avoit pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire [1].
Sire renard étoit désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par-là : l'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler; voyez-vous cet objet?

[1] Jamais le style poétique n'a été revêtu de plus d'ornements, et jamais les ornements du style n'ont moins nui à sa clarté.

C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait [1] :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,
Le loup fut un sot de le croire :
Il descend, et son poids, emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il desire.

FABLE VII [2].

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.

[1] « Le plaisant usage que le poëte fait ici de l'érudition donne à « son renard un air important dont le loup doit être dupe, et il le « sera. » GUILLON.

[2] On chercheroit inutilement la source de cette fable dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle. M. Bérenger la découvrit, il y a

Jadis l'erreur du souriceau [1]
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché :

une quarantaine d'années, dans l'*Horloge des Princes* de Guevara, espèce de roman politique dont Marc-Aurèle est le héros; il n'y a pas de doute que Guevara ne soit le premier metteur en œuvre de ce bel apologue, et que La Fontaine ne lui ait été redevable de ses traits les plus éloquents, mais ce n'est pas sans intermédiaire, car l'*Horloge des Princes* ne pouvoit tenir une grande place dans ses lectures. M. Solvet en rapporte plus volontiers l'origine aux *Parallèles historiques* de Cassandre, publiés en 1676, mais Cassandre n'a fait que copier, en les affoiblissant beaucoup, Herberay des Essarts, traducteur de Guevara, Jean de Marcouville (*Recueil d'aucuns cas merveilleux*, Paris, 1564, in-8°), et P. Boistuau (*Histoires prodigieuses*, Paris, 1578, in-8°); ces deux derniers auteurs étoient nécessairement des plus familiers à La Fontaine qui leur a emprunté d'autres détails et d'autres récits, et c'est là qu'il faut s'en tenir sur ces recherches d'ailleurs assez inutiles, car la gloire de Boistuau, de Marcouville, et de Guevara lui-même n'en tirera pas un grand éclat, et l'histoire du *Paysan du Danube* ne rappellera jamais que La Fontaine.

[1] Il étoit peut-être inutile de parler du souriceau dans ce qui précède un récit de cette importance.

Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché :
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins [1].
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue [2] :

[1] Ce portrait du *paysan du Danube*, digne de ce superbe apologue, un des chefs-d'œuvre de notre littérature, est littéralement emprunté aux sources que nous avons citées.

Le *Sayon* étoit une sorte de vêtement de guerre, mais il est ici pour exprimer un accoutrement grossier.

[2] Tout le discours qui suit est en possession de l'admiration générale. On peut croire en effet que l'éloquence n'a rien produit de plus achevé; et quand on pense que cet écrivain qui s'élève tout-à-coup au niveau de Démosthène, dans un morceau oratoire, est le même qui rivalisoit tout-à-l'heure de majesté avec Homère, de sensibilité avec Virgile, de verve avec Juvénal, de tendresse et de grace avec Tibulle, on est forcé de convenir que La Fontaine est le plus étonnant des poëtes.

Quelle noble simplicité dans ce début! Que cette invocation est heureusement placée! avec quel art cette belle maxime,

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice,

est liée au sujet dont l'orateur va entretenir le sénat! Qu'il est ingénieux de s'accuser soi-même avant de se plaindre; et quel caractère cette précaution éloquente donne à la conduite des Romains! Avec quelle force ces imprécations doivent agir sur le sénat, après l'intervention si solennelle et si bien ménagée de la justice céleste! Il

Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :

falloit toutes ces préparations pour arriver à discuter froidement avec les maîtres de l'univers l'origine et la légitimité de leur droit. Ce n'est pas tout. Il relève encore la fierté âpre et sévère de cette première partie de son discours par les tableaux pleins de grace qui y succèdent. Il peint l'*innocente vie* des Germains, et les *heureux champs* (*dulcia arva*) qu'ils cultivoient, et la douceur de leurs loisirs *propres aux arts*, car il parle à un peuple qui les aime. Il fait contraster avec cette image les excès des préteurs, et leur avarice et leur inhumanité. Un retour adroit sur la providence des dieux qui veillent aux destins des Germains, et qu'il fait souffrir eux-mêmes des vexations de Rome, aggrave ses reproches, et prête une nouvelle autorité à son discours dont il rappelle à propos le trait le plus imposant. Ses derniers moyens sont tirés d'un ordre de choses inférieur, mais ils parlent plus directement au cœur de tous les hommes; ce sont les douleurs de l'exil, l'abandon du champ paternel, la séparation des époux, l'oubli des devoirs de la société, les horreurs de la misère. La péroraison de cette pièce la couronne dignement.

Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

Il n'y a rien là du faste de l'éloquence des mauvais siècles. C'est la nature, et par conséquent l'éloquence elle-même, sans appareil et sans ornements recherchés. On indiquera cependant à ceux qui

Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère :
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étoient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,

exigent des figures saillantes dans un ouvrage oratoire cette belle et vive répétition :

Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux nos campagnes.....
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice.

Le poëte finit cet admirable apologue par une réflexion aussi judicieuse que simple :

On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

Cela se conçoit aisément.

Peut-être en votre place ils auroient la puissance,
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déja nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice :
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice [1]; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

[1] « Dignité créée par Constantin postérieurement à ce fait. Le « poëte a donc employé ici le mot de *patrice* dans le sens de *patri-* « *cien*, noble romain. »